



# Rentrée littéraire

## 2026

# SOMMAIRE

## ROMANS FRANÇAIS

---

<b>Boris Bergmann</b> ▪ <i>Minotaure</i> .....	<b>4</b>
<b>Marion Brunet</b> ▪ <i>Ne cherche pas le chaos</i> .....	<b>6</b>
<b>Véronique De Bure</b> ▪ <i>Le roman de Sophie</i> .....	<b>8</b>
<b>Abibou Diouf</b> ▪ <i>L'âge de déplaire</i> .....	<b>10</b>
<b>Jean-Michel Guenassia</b> ▪ <i>La vie impair et passe</i> .....	<b>12</b>
<b>Serge Joncour</b> ▪ <i>Une histoire d'amours</i> .....	<b>14</b>
<b>Pauline Mari</b> ▪ <i>Les Amours fées</i> .....	<b>16</b>
<b>Amélie Nothomb</b> ▪ <i>L'adolescence du perroquet</i> .....	<b>18</b>
<b>Line Papin</b> ▪ <i>Hanoi stories</i> .....	<b>20</b>

## RÉCITS LITTÉRAIRES

---

<b>Francois Cheng</b> ▪ <i>On aurait pu se rencontrer</i> .....	<b>22</b>
<b>Claude Guibal</b> ▪ <i>Ce que la guerre fait aux hommes</i> .....	<b>24</b>
<b>Stéphanie Janicot</b> ▪ <i>La fabrique des histoires</i> .....	<b>26</b>
<b>Astrid Roucher</b> ▪ <i>La Plume et le Prince</i> .....	<b>28</b>

## ROMANS ÉTRANGERS

---

<b>Lily King</b> ▪ <i>À cœur, l'amant</i> .....	<b>30</b>
<b>Paul Murray</b> ▪ <i>La piqûre d'abeille</i> .....	<b>32</b>
<b>Karen Russell</b> ▪ <i>Quand vient la tempête</i> .....	<b>34</b>



© Pascal Ito.

PARUTION 19 AOÛT 2026

256 PAGES

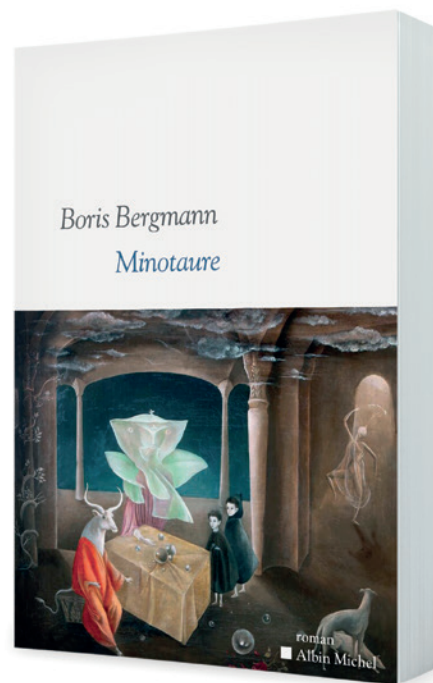
Boris Bergmann est né à Paris en 1992. Il est l'auteur de cinq romans dont *Nage libre* (prix de la Vocation 2018) et *Les Corps insurgés* (prix Fénéon 2020). Il a été pensionnaire de la Villa Médicis et de la Villa Kujoyama. Il a organisé des expositions en France et à l'étranger (autour de l'œuvre de René Daumal, notamment) et collabore en tant qu'éditeur associé à la revue d'art et de littérature *Magma*. *Minotaure* est son premier roman autobiographique.

# Boris Bergmann

## Minotaure

Le roman commence *in medias res* : le narrateur s'apprête à surprendre pour la première fois son père. Jamais il ne l'a rencontré auparavant.

Il a vingt-trois ans et va raconter ce qui l'a poussé à faire tout ce chemin jusqu'à lui.



Les parents s'étaient rencontrés à l'association AIDES, s'étaient aimés mais lui était marié et déjà père. Il disparaît, la mère garde l'enfant. Traque du père évaporé dans la nature. En quête des traces, des preuves, d'explications. Aujourd'hui il est psychiatre, adepte de thérapie familiale, spécialisé dans « l'arrivée de l'enfant qui met en péril le couple ». Ironie tragique. Le narrateur va le surprendre, un soir, à son cabinet, pour se confronter à lui. Jusqu'au test de paternité. Mettre au jour son secret.

Ce roman autobiographique est un hommage à la mère, qui l'a élevé seule. Elle lui a également trouvé d'exceptionnels pères de substitution sur son lieu de travail : la lutte contre le SIDA et l'association AIDES, dans laquelle elle s'était engagée du milieu des années 1980 au début des années 2000. Ces « pères pédés » lui ont tout appris. Une éducation unique et poétique.

Plus la quête du fils avance, plus se pose la question du don. Malgré lui, malgré sa lâcheté et ses zones d'ombre, le père a donné la vie, avant de partir. L'auteur sera à son tour confronté à ce choix à travers une histoire d'amour et de maladie, comme un écho au géniteur et à ses « pères pédés ».

Donner, abandonner. Répéter, rompre. Pour être soi-même. Et aimer.

La mythologie parsème le roman. Notamment la figure du Minotaure, fils monstrueux, non désiré, caché dans le labyrinthe : image lancinante et fulgurante.



Ma mère, à son tour, s'y met : « Tu mens comme tu respires. » Ou : « Tu racontes des craques. » Elle n'a pas tort. J'aimerais lui répliquer : il existe un bon faux comme il y a un bon fond.

Être l'indésiré, né hors du désir du père, voilà mon acte de naissance. J'y réponds par un désir extrême, une surenchère d'histoires vécues... ou racontées. Après tout, on prêtait à Minos un grand nombre d'aventures amoureuses et, parfois, l'invention de la pédérasie. Le père du Minotaure ne pouvait être qu'un monstre désirant, sans limites. Moi aussi, dans mes liaisons et mes fréquentations, je me fais partisan du *toujours plus*. Devant les tièdes, les lents, les prudents, les vertueux, je veux être débiteur, jusqu'à l'excès – débiteur de chaque grande dette!

Un peu comme ma mère – je m'oublie dans l'autre, j'offre tout tout de suite, je cède aux avances qu'il n'a même pas demandées.

Dès les premiers amours, les premiers baisers volés du cours élémentaire, chaque rencontre, même la plus brusque, la plus futile, se doit de *faire histoire*.

Chaque histoire se doit de devenir un amour absolu, total, sacrificiel. Pour combler l'histoire primordiale qui me manque.

Sans cesse, je fonde. En amitié, je me love dans les bandes, je me lance dans chaque groupe comme si c'était le dernier, je donne tout jusqu'à écraser l'autre. En amour, je tisse du lien, je comble, je suis un chevalier de l'absolu.

Mais je n'oublie pas mon autre versant, mon côté père. Comme lui, je me dédouble : je féconde sans cesse des amours parallèles, des doubles vies secrètes. J'aime sincèrement, oh oui! Mais plusieurs à la fois.

Et quand l'autre y croit, à l'amour, à l'absolu, quand l'autre y est enfin tout à fait soumis, je n'oublie pas de rompre, de briser. La grande histoire d'amour que je dois, à chaque fois, provoquer, je ne peux m'empêcher, au même moment, de la trahir.

Après tout, le Minotaure est un forçat du sentiment. Forcé d'aimer tous ceux qu'il rencontre. Avant de les dévorer.





# Marion Brunet

## Ne cherche pas le chaos

Du Chili de 1973 à la France d'aujourd'hui, un père affronte un passé qu'il a voulu taire. Un roman saisissant sur l'exil, la transmission et l'amour, dont le souffle fait écho aux tensions du monde.



© Pascal Ito.

PARUTION **19 AOÛT 2026**

ENV. 300 PAGES

**P**ablo, exilé chilien installé en France depuis plus de trente ans, a élevé sa fille dans l'amour et le silence, prenant soin de lui cacher un passé marqué par la dictature, la prison et l'exil. Lorsque, à dix-huit ans, Victoria part seule au Chili, laissant du jour au lendemain son père sans nouvelles, ce dernier est contraint de revenir dans le pays qu'il a fui, confronté soudain à une page terrifiante de sa vie autant qu'à son propre enfermement dans la douleur. La quête paternelle devient dès lors un chemin de vérité, où la parole s'impose comme la seule issue pour aimer enfin.

Avec une économie de mots et une tension magistralement orchestrée, Marion Brunet signe un roman incandescent où l'intime embrasse l'Histoire, où la violence politique marque les corps et les liens familiaux, et où la quête d'un père devient celle d'une réconciliation avec soi-même.

Marion Brunet est l'autrice de *L'Été circulaire*, Grand Prix de littérature policière 2018, prix des libraires du livre de poche 2019, de *Vanda* et de *Nos armes*, récompensé notamment par le prix littéraire du barreau de Marseille 2024 et le prix des Lecteurs de la ville de Brive 2024, publiés aux éditions Albin Michel. Autrice de romans « Young adult », elle a reçu en 2025 le prix commémoratif Astrid-Lindgren, l'une des plus importantes distinctions mondiales de la littérature jeunesse.



S'il était capable de raconter lui-même son histoire, Pablo commencerait par se taire, la gorge encombrée d'un poème ou d'une plainte impossible à rugir. Ses mains larges, brunes, aux phalanges un peu poilues, se perdraient sur sa nuque, dans ses cheveux bouclés. Après un silence épais, gênant pour son interlocuteur, il lâcherait peut-être un *Conchesumadre!* adressé à personne, ou à tout le monde. Il finirait par sortir une clope de son paquet souple et, merveille, la trachée libérée par le goudron, il choisirait de raconter la naissance de Victoria.

Ce qui a saisi Pablo, lorsqu'il a reçu son enfant contre lui la première fois, ce n'est pas seulement l'insoutenable douceur de sa peau ou son évidente fragilité, exacerbée par contraste avec ses grandes mains de travailleur. C'est

tout cela et autre chose : Pablo a su qu'il ne faudrait jamais parler de sa vie d'avant. Jamais. Car on ne peut pas tout raconter à son enfant, n'est-ce pas? Il le savait déjà mais la légèreté de sa fille entre ses bras de boxeur le lui a rappelé.

– Victoria, il a chuchoté pour eux seuls. Victoria.

Il l'a aimée instantanément, avec une force simple, ravageuse. Dans la salle d'accouchement, les infirmières jetaient des regards effarés au géant. Florence, un sourire fatigué aux lèvres, s'amusait de cette rencontre. Si elle comprenait la puissance phénoménale de cet attachement naissant, elle n'en saisissait pas encore toutes les conséquences. Elle n'a pas réclamé l'enfant, alors son père l'a accueillie pour deux.





© Pascal Ito.

PARUTION 19 AOÛT 2026

336 PAGES

Véronique de Bure est l'autrice de plusieurs romans et récits très remarquables. Peinture sensible des délicatesses de l'âme humaine, *Un clafoutis aux tomates cerises* (Flammarion, 2017) a conquis plus de 200 000 lecteurs.

# Véronique de Bure

## Le roman de Sophie

Derrière l'icône sage de notre patrimoine littéraire, une femme indocile racontée par elle-même : Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur.



**P**aris, 1873. Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, vit ses derniers jours, recluse dans son petit appartement parisien. Les souvenirs affluent : les joies et les deuils, la Russie perdue, l'amour déçu, les blessures tues et les silences imposés.

Fille du général Rostopchine, l'homme qui incendia Moscou pour contrer Napoléon, Sophie est mariée à vingt ans au comte Eugène de Ségur. L'homme est beau et volage. Sophie souffre, s'isole à la campagne. Dans un monde qui attend des femmes soumission et piété, elle rêve d'indépendance. À cinquante-sept ans, les larmes ont séché, elle découvre l'écriture.

Romancière à succès, mère et grand-mère ardente, croyante indocile, elle résiste – à son mari, à ses éditeurs, à sa propre légende.

Avec une grâce toute contemporaine, Véronique de Bure redonne chair et voix à la comtesse de Ségur dans un XIX<sup>e</sup> siècle en pleine mutation. Derrière l'image de l'aïeule bienveillante, elle révèle une femme au plus près de sa vérité, passionnée, déchirée entre deux pays, deux langues, deux vies.

Un roman ample, accessible et profondément incarné.



« Tout va bien, madame la comtesse, n'ayez crainte, voulez-vous un verre d'eau ? »

Qui me parle ? Où suis-je ? À qui sont donc ces regards pleins d'inquiétude et de sollicitude tournés vers moi ? Qui me tient la main, la serre à me la broyer ?

Je suis toujours allongée, mon cœur cogne dans ma poitrine, mais là où je suis il n'y a plus de neige, plus de lune, plus de loups. Plus de froid blanc, plus d'air. Je suis couchée dans mon lit bateau en acajou, dans cette chambre privée de lumière où j'étouffe, dans cet appartement où l'on me tient fermée puisqu'il paraît que je suis malade. À mesure que mes yeux se font à la pénombre, je distingue les visages de ce bon Méthol et de mon si cher fils.

Assis au bord du lit, Gaston a écarté le rideau de Jouy et posé la tête sur mon épaule. Il n'a pas lâché ma main et me parle doucement comme on le ferait à une enfant. Il se redresse et plonge son regard aveugle dans le mien. Qu'il est beau, mon fils. Le bon Dieu reconnaissant a inondé de toute sa grâce la figure de celui qui s'est donné à Lui. Il y a tant de douceur dans ces yeux qui n'y voient plus.

Le brave Méthol remonte les oreillers, rabat la couverture de laine et remet de l'ordre dans les draps humides de fièvre. Faut-il que ma pauvre tête fût prise pour m'être retrouvée secouée de la sorte dans mon sommeil. Le manque d'air du dehors et cet enfermement contraint n'en finissent plus de m'assoupir ; à trop dormir, je redoute que la mélancolie me guette. Est-ce pour cela que, lasse de cet aujourd'hui qui m'afflige, je convoque les images du passé ? Dans mes sommeils surgissent les plaines infinies de Voronovo, les forêts de bouleaux argentés, les coupoles d'or de Pétersbourg, les flammes de Moscou,

la fougue de mon père, la froideur de ma mère, les rires de ma petite sœur Lise, les courses folles avec Natalia et Sergueï, les caprices d'Andreï... Je redeviens Sofialetta, le petit bouffon qui amusait papa et exaspérait ma mère. À mes réveils je ne sais plus où ni quand je suis.

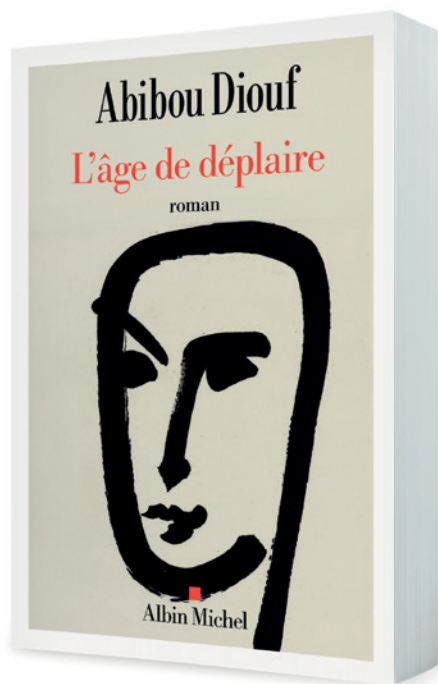
Depuis que j'ai dû me séparer de mes chères Nouettes pour finir mes jours dans ce petit appartement, je pleure mes jardins et mes grands arbres, mes bouleaux et mes tilleuls. Je pleure la campagne où j'eusse voulu finir. Il y eut bien ce dernier été à Kermadio chez ma fille Henriette, puis l'automne à Livet chez Olga, mais que me sont les parcs d'ici en regard des vingt lieues de tour de Voronovo ! Et que me sont ces hivers gris et froids, qui me tuent quand ceux de Sokolniki coloraient mes joues d'un rose de pleine santé ?

Comme me manque mon pays, mon immense Russie que j'ai quittée jeune fille pour ne jamais plus la revoir. Je venais d'avoir dix-huit ans et ma fête eut le goût salé des larmes. Il est trop tard maintenant pour un si long voyage, et c'est ici, si loin des plaines qui m'ont vue naître, que mes yeux se fermeront pour toujours.

Me reste ce nom, Rostopchine, que jamais Ségur n'a pu effacer et que j'ai dû batailler avec Messieurs Hachette et Templier pour le voir écrit sur la page de garde de mes livres.

Je suis Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur. Fille du comte Rostopchine, « Prince de la Chine » s'amusaient les uns, « comte rosse ton chien » moquaient les autres. Papa ne s'en offusquait pas, il ne portait pas les Français en si haute estime qu'il dût s'en sentir blessé.





# Abibou Diouf

## L'âge de déplaire

Comment se libère-t-on de l'assignation à la virilité dans une société étouffée par les traditions et les tabous ? *L'Âge de déplaire* est le roman de la désobéissance, le premier acte de résistance d'Abibou Diouf.



© Pascal Ito.

PARUTION **19 AOÛT 2026**  
196 PAGES

**E**ntre Paris et Dakar, Fadel est un homme écartelé. En France, il goûte à une liberté nouvelle ; au Sénégal, sa vie est subordonnée à la hiérarchie familiale, aux normes de virilité et au groupe. La mort de son père agit comme un déclencheur. La colère d'abord, puis l'afflux des souvenirs, et la figure obsédante d'un autre Fadel, son *turandoo*, son homonyme : un artiste surnommé « Fadel le fou », dont l'existence même défie l'ordre social. Deux hommes, un même prénom, deux destins possibles. Et une question : a-t-on le droit de devenir soi quand tout nous intime de rester à notre place ? Roman du conflit et de la fracture intime, *L'Âge de déplaire* explore ce moment où l'on comprend que l'héritage n'est pas seulement ce que l'on reçoit, mais aussi ce que l'on choisit de transformer, de taire ou de brûler. Un texte animé par l'urgence de dire, où Abibou Diouf interroge la fabrique des masculinités, les violences symboliques exercées au nom de la tradition et le poids du silence au sein des familles sénégalaises.

Abibou Diouf est né en 1995 à Dakar. Après le baccalauréat, il s'installe en France pour poursuivre ses études. Diplômé d'un double master en ressources humaines et communication, il vit aujourd'hui à Paris où il travaille comme chasseur de têtes. *L'Âge de déplaire* est son premier roman.



Je suis né à Dakar, une ville où l'air est saturé d'un virilisme qui s'infiltré partout : dans les corps, les démarches, les regards, les intonations, et jusque dans les silences. Une virilité brute, dépouillée de douceur, façonnée par des siècles de traditions et de codes sociaux. Elle attire autant qu'elle écrase, pesant sur les épaules des hommes comme un fardeau de briques dont personne n'ose se défaire.

Ici, un homme doit être fort et dominant. Peu importe si la fragilité nous ronge, si la peur et la honte nous torturent, il faut tenir. Il faut se taire. Seules la colère et l'agressivité sont admises. C'est un contrat tacite, obligatoire, que les garçons intègrent dès l'enfance, à un âge où l'on est censé ignorer les questions de genre. Refuser ce rôle, c'est subir l'exclusion du monde masculin. Du monde, tout court.





© Pascal Ito.

PARUTION **19 AOÛT 2026**  
ENV. 384 PAGES

# Jean-Michel Guenassia

## La vie, impair et passe

Dans ce roman choral vibrant, où la vie avance comme un lancer de dés, Jean-Michel Guenassia donne au choc de quatre destins contrariés l'ampleur d'une fresque débridée et follement romanesque.



Né en 1950 à Alger, Jean-Michel Guenassia est notamment l'auteur du *Club des Incorrigibles optimistes* (prix Goncourt des lycéens 2009, prix des Lecteurs du livre de poche, 2012), de *La Vie rêvée d'Ernesto G.* (Prix du roman Chapitre 2012) et des *Terres promises*. Son dernier roman, *À Dieu vat*, publié en 2023, a été un immense succès. Tous ces titres sont parus aux éditions Albin Michel.

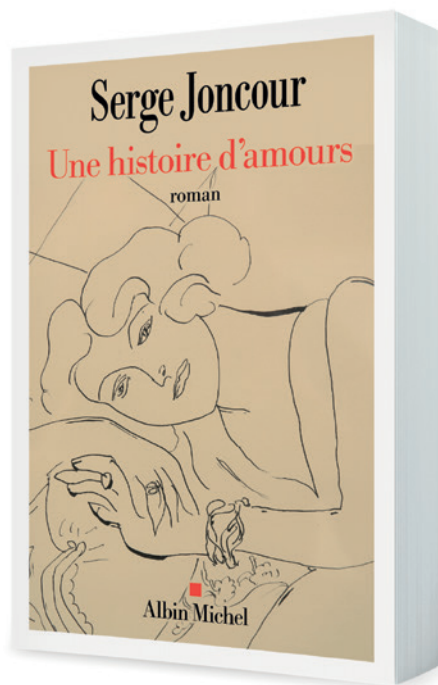
**À** cause d'un stupide quiproquo, Dany, fils et petit-fils de forains, se retrouve un jour abandonné par sa communauté manouche, qui le laisse orphelin. Mais c'est grâce à cette mésaventure originelle qu'il va atterrir chez Lucy et son compagnon, Hector, un braqueur mélancolique passionné d'opéra. Son existence en sera définitivement chamboulée, comme celles de tous les protagonistes de ce roman mené tambour battant. De la fête foraine à la prison de Fleury-Mérogis en passant par le casino de Sète ou le couvent des Clarisses, *La Vie, impair et passe*, ce sont les voix de héros inoubliables, qui vont tour à tour mener le récit et se révéler au lecteur, de coïncidences en malentendus dévastateurs, d'amours blessées en rencontres miraculeuses. *La Vie, impair et passe* : ce sont les coups de dés que le destin s'amuse à lancer sans que nul puisse deviner le sort qui lui sera réservé.



Comment faire quand vous avez seize ans, que vous rêvez de partir au loin et échapper à un destin tracé mais que vous n'avez aucune idée de l'endroit où atterrir, ni surtout de quoi faire de vos dix doigts ? Dany n'avait pas de métier, il savait juste lire et à peu près écrire, probablement monter et démonter un manège d'autos-tamponneuses, régler le rhéostat de la machine à pincés de huit à six de façon que personne ou presque n'arrive à attraper une peluche, mais il doutait que ces compétences lui soient utiles dehors, pas plus que la confection des pommes d'amour, des guimauves torsadées et de la barbe à papa. Peut-être serveur dans un café ? Il devrait y arriver. Ou laveur de vitres, ça il était doué. Dany n'avait pas un rond (sa tante lui donnait un billet de cinq francs quand il l'aidait toute la journée à son stand de confiserie à débiter des kilomètres de churros et sa cousine pareil quand il gardait son bébé), ses parents soutenaient qu'il n'avait pas besoin d'argent et n'en méritait pas parce qu'il ne les aidait pas et il en avait assez de se disputer avec eux et de rajouter sa colère à la leur. Alors,

Dany avait gardé une clé d'une des machines à pincés et, quand il avait besoin, il se servait directement dans la caisse. Comment faire autrement ? Un matin, à Gap, alors qu'il essayait d'ouvrir la trappe d'accès, il fut surpris parce que la clé n'entrait plus dans la serrure, il ne comprenait pas ce qui l'empêchait de fonctionner, quand il entendit dans son dos, Je peux t'aider ? Il sursauta, se retourna, Manuel était face à lui, Tu veux la nouvelle clé ? Dany était pétrifié, Je vais t'expliquer. Son père le gifla si violemment qu'il partit à la renverse, tomba à terre et tenta de se protéger des coups de pieds que Manuel lui décochait. Samuel intervint, ceintura son cousin et l'éloigna avec peine, Manuel éructait, Mon fils est un voleur ! Mon fils est un voleur ! Pendant six mois, Manuel n'adressa plus la parole à Dany, et les autres membres de la communauté l'ignorèrent comme s'il était un étranger, ne lui répondant plus quand il leur parlait. Même sa tante se détourna quand il lui proposa de l'aider au stand de confiserie, et Dany se sentit plus seul que sur une île déserte.





# Serge Joncour

## Une histoire d'amours

Deux époques, deux mondes, un même tremblement. Dans un présent incertain et un passé qui s'invente à nouveau, des destins d'amants se font étrangement écho. Une méditation sur l'amour et l'humanité, éternels remparts contre le dérèglement du monde.



© Pascal Ito.

PARUTION **19 AOÛT 2026**  
ENV. 384 PAGES

**F**ranck et Léa, Parisiens en quête de renouveau, viennent de s'installer dans un hameau aux confins du Morvan. Ils font la connaissance de Joss et de sa compagne Kelly, jeune femme lumineuse dont la présence fascine Franck autant qu'elle le bouleverse. Tandis que Léa multiplie les allers-retours à Paris, Franck — illustrateur en mal d'inspiration — se prend de passion pour la mystérieuse « Chapelle aux Amants » du château voisin, dont il entreprend, avec Kelly, de percer le secret en concevant une bande dessinée qui en recrée le récit. Resurgit alors, au cœur du XIX<sup>e</sup> siècle romantique, l'histoire oubliée de Joséphine, aristocrate fiévreuse des Terres d'eau, et de Rodolphe, modeste officier de santé. Dans un monde miné par les superstitions et la malaria, ces deux êtres que tout oppose vont s'aimer à contre-temps, rassemblant leur humanité pour résister aux croyances mortifères et à la rigidité de l'ordre social. L'attirance qui naît entre Kelly et Franck semble obéir au même élan, risquant de les mener loin eux aussi... L'écriture sensuelle de Serge Joncour, teintée de romantisme dans l'évocation de la nature et du paysage, esquisse une parenthèse enchantée, un roman à l'abri du vacarme du monde, où l'amour demeure notre plus tenace façon d'habiter le vivant.

Serge Joncour est l'auteur de douze romans parmi lesquels *UV* (Le Dilettante, prix France Télévisions 2003) ; aux Éditions Flammarion : *L'idole* (2005), *Combien de fois je t'aime* (2008), *L'Amour sans le faire* (2012), *L'Écrivain national* (prix des Deux Magots 2014), *Repose-toi sur moi* (prix Interallié 2016), *Chien-Loup* (prix du Roman d'Écologie, prix Landerneau 2018) et *Nature humaine* (prix Femina 2020). *Chaleur humaine* est paru aux éditions Albin Michel en 2023. Tous ont fait l'objet de nombreuses adaptations.



Pour ne pas dessiner dans le bureau devant son ordinateur et ses moniteurs, en attendant d'avoir son vrai atelier Franck avait installé sa grande table à dessin dans une pièce à l'écart. C'était l'endroit depuis lequel on entendait le plus le bruit de l'eau, parce qu'il se situait au-dessus de la roue, juste à la verticale de la rivière. Il avait déjà fait quelques crayonnés sur la chapelle et le château. À cette lointaine châtelaine dont avait parlé Mme Debloux, cette jeune aristocrate qui serait à l'origine de tout, il décida de donner les traits de Kelly. Il voulait la dessiner pour la côtoyer le plus possible, pour la saisir par l'esquisse. Il commença par des traits simples, un ovale où s'inscrirait le visage, puis la bouche et le regard qu'il aurait décidé, il y ajouta quelques formes géométriques pour le buste et les jambes, des épaules aussi larges que le bassin, les membres fins, mais pour en ébaucher le buste il avait besoin de se la figurer, faute de l'avoir là en face, il ferma les yeux pour recréer l'aplomb audacieux de ses seins, ses hanches dont son bras avait fait le tour, le parfum était une odeur de propre, de savon, mélangée à cette note de terre battue de la grange, et l'odeur légèrement résineuse du bois ancien. Sous ses doigts il la retrouva, il la posait là sur le papier, sinon qu'il la recréait vêtue de ce legging et ce t-shirt blanc qu'elle avait ce matin, mais tout de suite il gomma pour la recomposer sous un textile de percale blanc, dans une robe de nuit avec des manches bouffantes, telles qu'il les imaginait il y a deux cents ans de cela, lui

avait dit la centenaire. À partir de là, elle ne serait plus que courbes, ovales, silhouette, il la dessinerait d'abord par le vêtement, ne la représenterait jamais nue, par superstition il se promit cela, conjurant l'hypothèse de ne jamais la voir nue pour de vrai, non pas Kelly mais Joséphine, Mme Debloux lui avait rapporté ce prénom, Joséphine, à propos de la châtelaine. Son portable tinta de l'alerte d'un SMS. Pathétique subterfuge, c'est au nom de K qu'il l'avait enregistrée. Son message n'était fait que d'un mot, Merci, elle le remerciait, mais merci de quoi, il ne savait pas. Peut-être simplement parce qu'il lui avait promis de la faire pour de vrai, cette bande dessinée, mais sans lui dire qu'il en profiterait pour la représenter elle. Il la voulait dans un lit, mais seule, et habillée, malade puisque dans le *Livre des jours* que Mme Debloux lui avait montré, ces mémoires de la châtelaine qui y avait consigné sa vie, il était souvent question de fièvres, d'herbiers et de plantes, et d'indiscrétions. Mais surtout d'un amour. La centenaire lui avait dit de venir le consulter. S'il cherchait l'inspiration pour transcrire l'histoire de cette Chapelle aux Amants elle lui passerait un à un ces livres. À soupeser l'écriture de cette Joséphine dans ce volume que la centenaire lui avait prêté, il la devinait sensuelle et passionnée, sans doute à cause de ces pleins et de ces déliés tout en rondeurs, en tout cas c'est comme cela qu'il voulait la dessiner, cette Joséphine, histoire de l'enrober chaque jour de son trait, embrasser son être entier comme il venait de le faire là.





© Pascal Ito.

# Pauline Mari

## Les Amours fées

Un roman-labyrinthe, fiévreux  
et virtuose, qui donne voix  
aux êtres de chair qui ont  
fait naître Alice, Peter Pan  
et la Petite Sirène.

PARUTION 19 AOÛT 2026

256 PAGES



Pauline Mari est écrivain, lauréate du prix Valéry Larbaud pour son œuvre poétique *Membres fantômes – Hartung, Cendrars, Brauner* (Éditions des Cendres, 2022), et du prix Sade 2024 pour son essai *L'Art assassin – Histoires de crimes au cinéma* (Rouge Profond, 2023). Elle signe, avec *Les Amours fées*, un grand roman sur la malédiction amoureuse.

« Les Amours fées », ce sont les drames et les chagrins qui hantent les trois plus grands contes de la littérature : *La Petite Sirène* d'Hans Christian Andersen, *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll et *Peter Pan* de James Matthew Barrie.

L'héroïne du roman, en retrouvant un mystérieux manuscrit, va libérer les voix de ceux qui ont inspiré ces personnages légendaires à leurs auteurs torturés.

Une plongée au cœur de la création artistique, un roman universel sur l'amour sans retour.



Mais, ce jour-là au Quartier latin, j'ai compris que j'avais entre les mains un petit bijou. Il y avait, sur le dernier étal du vide-grenier, un livre vétuste du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'était ce qu'on appelle un in-12, soit un mince imprimé de 24 pages, facile à glisser dans la poche. Il n'avait pas de couverture. La reliure s'en était arrachée. Les pages étaient serrées entre elles par la colle du temps. J'ai reconnu à l'élégant rinceau de la page de garde qu'il s'agissait d'une vieillie d'époque Louis XV. Le papier, rosâtre, sentait le champignon. Je l'ai acheté pour un prix dérisoire. De retour chez moi, j'ai séparé les pages avec un coupe-papier.

C'était un conte de fées anonyme. Il n'avait pas de titre, pas de mention d'auteur, pas de date. Ni sceau d'éditeur ni lieu de publication, seulement le texte. Une encre maron déployait des caractères et ornements très Louis XV, en effet. Il racontait l'histoire d'une jeune fille vivant dans la Sicile d'autrefois et se prénommant Lucilia, orthographié, juste une fois pour la phonétique, *Lussilia*. Lucilia tombait éperdument amoureuse d'un garçon mystérieux, dépressif, et cette passion n'était pas réciproque. L'héroïne luttait avec douleur contre cet amour sans pouvoir y renoncer. Un jour, elle bafouait une promesse qu'elle avait faite au jeune homme : celle de ne jamais le visiter pendant son sommeil. Comprenant qu'elle l'avait perdu, elle fuguait de chez elle, envahie de peine et de remords, avec pour unique souhait de disparaître à jamais. Elle gagna Messine, où sévirent presque aussitôt les ravages de la peste noire.

Cependant, elle voulait mourir plus dignement. Soupçonnant de s'être contaminée au contact d'un cadavre, elle plongea dans la mer pour se nettoyer des miasmes et s'y suicider. Or, en se noyant, son corps produisit une étrange ébullition. Une bulle, une seule, remonta à la surface et éclata dans les airs. La fin du récit disait que cet atome de conscience, dont les abysses n'avaient pas voulu, le sirocco le chassa vers le nord.

La fable me bouleversa. La jeune Lucilia était si attachante. Le garçon, irrésistible. C'était un conte astral, noir et solaire à la fois. L'héroïne assistait à une épidémie, vivait un enfer, et en irradiait davantage. J'y reconnaissais une ou deux inspirations mythologiques, mais je n'avais jamais rien lu d'aussi déchirant. Son chagrin me fascinait. Ravivait-il de vieux souvenirs ? J'ai la mauvaise habitude de m'éprendre des êtres les plus mélancoliques. Dès mes sept ans, j'avais été envoûtée par un chanteur compositeur à tête d'ange qui s'était supprimé, et en hommage duquel, moi aussi, je menaçais de m'ôter la vie.

La passion de Lucilia parlait à mon cœur. C'était un sommet d'amour sans retour. C'en était l'allégorie, le précipité.



# Amélie Nothomb

## L'adolescence du perroquet

PARUTION **19 AOÛT 2026**

160 PAGES

L'Amour n'est pas  
un dû - "

Amélie Nothomb,





© Pascal Ito.

PARUTION 19 AOÛT 2026

336 PAGES

Née à Hanoï en 1995, **Line Papin** y a grandi jusqu'à l'âge de dix ans avant de s'installer en France. Elle est l'auteur de plusieurs romans remarquables, dont *L'Éveil* (prix de la Vocation 2016, prix Transfuge du premier roman, prix des Lauriers verts) ou *Les Os des filles*, premier volet d'un récit romanesque consacré au Vietnam qui a rencontré un grand succès.

# Line Papin

## Hanoi stories

Comment trouver sa place ? Retrouver ses origines lorsque le passé ne nous attend plus ? Porté par une langue sensuelle et lumineuse, le roman d'une quête du bonheur, entre Paris et Hanoï, mémoire et exil.



Une jeune femme sent que la vie lui échappe : aimer, écrire, croire ne vont plus de soi. À l'approche de la trentaine, les amours décevantes et le quotidien lui apparaissent comme un fardeau. Lorsqu'une question surgit – qu'est-ce que le bonheur ? – elle comprend qu'elle ne pourra y répondre qu'en revenant au Vietnam, pays des origines. Mais comment retrouver sa place quand les autres ont avancé sans vous ?

À Hanoï, les odeurs, les rues et les visages de l'enfance la saisissent : son père, dépositaire du passé ; sa marraine Thi, figure charismatique qui l'initie au bouddhisme ; et Max, l'amour d'enfance retrouvé. Entre filiation, spiritualité et désir, ces présences dessinent peu à peu les contours de sa quête.

Ample et vibrant, *Hanoi Stories* est une véritable déclaration d'amour à Hanoï et aux histoires de son peuple, et le roman le plus ambitieux de Line Papin.



Je suis attablée, seule, au café où j'attends le directeur d'une revue. Il me propose régulièrement d'écrire des enquêtes sociales pour son magazine. Le dernier sujet qu'il m'a soumis était le suivant : « Que signifie le bonheur aujourd'hui ? » Il fallait interviewer plusieurs personnes de différents milieux sociaux, de différents âges, et offrir une tentative de définition. Il m'a lancé : « Tu me tiens au courant pour le bonheur ! » Comment lui dire que je n'ai aucune nouvelle du bonheur ? Je n'ai pas réussi à interviewer le bonheur. Il s'est planqué, il s'est fait la malle, il a refusé de me prendre au téléphone. Le bonheur, aujourd'hui, cher monsieur, je ne sais pas ce que c'est. Remarquez, se faire virer à cause du bonheur, ce ne serait pas de chance.

Jonathan rit aux éclats. « Le bonheur ne prend plus personne au téléphone ! » me dit-il. A priori, je ne vais pas me faire licencier tout de suite. Il me sent inquiète, je n'ai pas réussi à travailler parce que trop de choses me tracassent, et je fais désormais partie de la grande ligue de la « procrastination » – mot à la sonorité suffisamment moche pour en punir les dévots. Avec tact, Jonathan me demande ce qui me tracasse. Évasive, je réponds : « L'avenir. » Ce sont les malheureux qui rêvent tant de l'avenir. Le bonheur s'installe lorsque l'on ne pense plus au temps. Seulement, il est très difficile d'être créatif aujourd'hui – la débilite ambiante, le raccourcissement de la pensée, du temps de concentration et de rêve ont réduit nos mondes imaginaires.

Nous le disons tous, mais nous ne faisons rien, à la manière de ceux qui répètent que la cigarette est nocive, avant d'ouvrir un paquet. Jonathan hoche la tête. « Alors, tu n'as rien ? Pas de papier ? » Je noie le poisson en citant Romain Gary. *La nuit sera calme* s'achève par cette question que lui pose le journaliste : « Qu'est-ce que c'était, le bonheur, pour toi ? » Flatter le directeur de la revue en comparant sa question à celle posée à Gary et offrir, à la place des réponses que je ne suis pas allée chercher, celle d'un double prix Goncourt, voilà une subtile pirouette de ma part, me dis-je.

« Et pour toi ? » me demande Jonathan. Le cri des vendeuses ambulantes le matin dans la rue, à Hanoï, mon amoureux qui sommeille dans les draps tandis que j'observe la nature, le fleuve sec ou scintillant, le rugissement des animaux au loin, le ciel vide, clair ou pommelé, l'horizon, le calme, l'absolu, ma nourrice, le Vietnam, la joie enfantine, la certitude que rien de mal ne peut vraiment m'arriver, ma famille, l'oubli, nager dans la piscine sous la pluie avec les grenouilles, la mousson pendant les mois de fièvre, les chauves-souris assommées par les pales du ventilateur, rouler à quatre sur un scooter, les bras sous la pluie, manger des mangues le matin au petit-déjeuner... Oublier. Aimer. Vivre. Ça c'était le bonheur, oui. Aimer.

Jonathan me sourit. « Nous ne sommes pas pressés pour le papier. Rends-le plus tard, sous la forme que tu veux. Mais écris-le. Je veux des nouvelles du bonheur. »





# François Cheng

## On aurait pu se rencontrer

François Cheng livre une méditation sur la vie, la mort, la maladie, la perte, en écho aux *Contemplations* de Victor Hugo et avec, pour horizon d'espérance, la dimension transcendante de la Vie qui embrasse toutes ces expériences.



© Patrice Normand/Leextra.

PARUTION **26 AOÛT 2026**  
ENV. 200 PAGES

« Le destin m'a prêté, moi aussi, une longue vie chargée d'épreuves. Inspiré par Hugo et m'appuyant sur lui, je me fais un devoir, à mon tour, de repenser le tout, par l'interrogation sur un nombre de questions de fond. Cela sans prétention aucune. Quand on est presque en fin de vie, acculé à son ultime retranchement, on est au ras de l'humus, en totale posture d'humilité. »

Tout commence par le don d'un tableau que fait un jour au poète Léopoldine Hugo, artiste et descendante directe de Victor Hugo. Ce tableau représente la Seine à Villequier, là même où s'est noyée la fille adorée du poète, également prénommée Léopoldine. Une perte qui a fracassé la vie de Hugo et lui a inspiré ses *Contemplations*.

François Cheng, qui vient de perdre son épouse de la maladie d'Alzheimer après soixante ans de vie commune, reconnaît en Hugo le maître de la « voie orphique » dans laquelle lui-même s'inscrit. Témoin du « royaume » qui unit la vie et la mort, il a tenu à accompagner *seul* son épouse, des années durant jusqu'à l'issue finale. Le sobre récit qu'il en fait est particulièrement bouleversant.

François Cheng, de l'Académie française, est à la fois poète, érudit spécialiste de la culture classique chinoise, et romancier. Ses essais, aux frontières de la méditation spirituelle, de la prose poétique et du récit personnel, ont connu un très grand succès, notamment *Une nuit au cap de la Chèvre* (Albin Michel, 2025).



Après notre retour de l'Ehpad, quelque chose de positif se produit dans la perception que Micheline a de moi. Durant notre séjour, au milieu de la foule, elle a si souvent cherché anxieusement mon visage et ma silhouette qu'elle a fini par me repérer non comme une personne pareille aux autres, mais comme un être à part, voué spécifiquement à la prendre en charge. Je me mets d'ailleurs à lui répéter régulièrement : « Je suis François, tu es Micheline », elle l'entend et opine de la tête. Une fois même, une unique fois, telle une étincelle dans la nuit, surgit on ne sait comment de son inconscient une phrase qu'elle prononce en passant : « Vous vous appelez François? Mon mari aussi. » Une autre phrase, plusieurs fois, émerge de sa mémoire obscurcie : « Les enfants ont-elles mangé ? »

D'autres fois encore, quand je m'occupe d'elle, elle me saisit par la main, tendrement, longuement, en murmurant : « Heureusement que vous êtes là, vous êtes là... » Sa voix, soudain rajeunie, me ramène à une scène que nous avons vécue. C'était le lendemain de notre arrivée à Assise. À l'aube, nous sommes montés au sommet de la colline où se trouve la Rocca, l'ancien château fortifié en ruine qui domine la cité. Ce château non réparé a transformé Assise en une cité de paix. Un escalier de pierre grimpe le long de la muraille. Elle se tient en haut de l'escalier, portant au dos les premiers rayons du soleil. Souriante, elle tend la main vers moi qui gravis l'escalier pour la rejoindre. C'est l'instant précis de notre miraculeuse naissance à nous deux.

À être continuellement et intimement auprès d'elle, le mystère de l'Être ne cesse de se révéler à moi. Je vois bien que si son esprit dont le siège est le cerveau se montre défectueux, son âme dont le siège est le cœur demeure intacte. Elle a beau oublier des faits, le fond de son être ne s'efface pas. Ce qui s'éveille en elle remonte le temps plus loin, vers son enfance à Tours, le lieu de son origine. « Ce n'est pas compliqué d'aller à Tours. On va à la gare, on achète un billet, on monte dans un train, on y est. Je veux aller au Vieux Quartier... », dit-elle. À ces mots, une vive émotion s'empare de moi. Le Vieux Quartier ! Comme je le connais ! Que de fois l'ai-je arpenté avec elle justement, peu après notre mariage.

Spontanément, je lui donne la réplique :  
 — Je connais le Vieux Quartier. Vous savez, il n'existe plus maintenant, on l'a complètement rénové. Il était animé alors. Il y a la rue de la Grosse-Tour...  
 — C'est ça ! C'est là que j'habite.  
 — Il y a d'un côté de cette rue la rue de la Serpe, de l'autre côté la rue du Grand-Marché. Plus loin, c'est les Halles.  
 — C'est ça !  
 — Toutes les rues étaient pavées à l'ancienne. Le long de la rue de la Grosse-Tour, au milieu, il y a une rigole où coule souvent un filet d'eau...  
 — C'est ça ! Je vois que vous connaissez vraiment bien le quartier. Vous y avez vécu ?  
 — Oui, pas loin, tout près.  
 — On aurait pu se rencontrer.





© Samuel Kirszenbaum.

PARUTION **2 SEPTEMBRE 2026**

240 PAGES

Claude Guibal, journaliste, est née en 1973 à Montpellier. Basée en Égypte pendant quinze ans, elle a travaillé pour de nombreux médias, notamment *Libération*, *L'Obs* et Radio France à travers tout le Proche-Orient. Depuis son retour en France en 2012, elle est grand reporter au service international de Radio France et n'a jamais quitté le terrain et les terres de conflit. Elle est l'auteure de *L'Égypte de Tahrir*, co-écrit avec Tangi Salaün (Seuil, 2011) et *d'Islamistan* (Stock, 2016).

# Claude Guibal

## Ce que la guerre fait aux hommes

Que devient-on lorsque nos vies « normales » basculent dans la guerre, quand tombent les bombes, les maisons et les illusions ? Face au chaos, chacun renoue avec ses instincts primaires. Héros, salaud, brave ou lâche : nul ne sait d'avance de quoi il est fait.



**H**iver 2023. La narratrice, reporter de guerre, part travailler plusieurs mois en Ukraine. La contre-offensive s'est brisée, la guerre s'inscrit dans la durée.

Au milieu de gens ordinaires pris dans le chaos, elle raconte la guerre : le courage obstiné des gestes quotidiens, la peur, l'épuisement, mais aussi la joie fragile et l'espoir têtue.

En immersion totale, le récit avance à hauteur d'homme. Par fragments – carnets de reportages en Centrafrique, Proche-Orient, Bosnie, Congo, d'autres fronts s'invitent. Ces allers-retours interrogent la répétition de la violence et ce qui se rejoue d'un front à l'autre.

Le livre explore enfin l'après : le retour, l'impossible normalité, l'intenable position du journaliste, pris entre observation et engagement.

Un récit incarné, tourné vers la vie qui s'obstine, la contagion du courage, et une question : face à l'effondrement du monde, que ferions-nous ?



Tetiana nous avait accueillis et forcés à nous asseoir à table. Il fallait manger. Pas d'autre choix que d'avaler la solyanka. J'avais tourné ma cuillère dans le bouillon gras et rouge.

*Davaï !* Mange, mange ! Il fait froid. Il faut manger.

J'avais obéi et avalé l'épaisse soupe à la viande et à la charcuterie. Puis quand elle avait sorti la bouteille de cognac, on avait hésité pour la forme, les lèvres luisantes de graisse et puis bon, on avait cédé et levé nos verres, une, deux, peut-être trois fois, après tout, c'était la guerre, dehors, des obus tombaient, mais nous, on était hors d'atteinte dans le ventre de l'immeuble, en sécurité et même au chaud, alors on avait trinqué à l'avenir, à l'espoir, à l'amitié naissante, et aux prochains verres qu'on boirait ensemble après la guerre, quand la paix serait revenue.

Sur la photo, nos yeux brillent, Tetiana rit et nous aussi et je ne sais plus si on entendait encore le bruit de fond des tirs d'artillerie assourdis.

On ne rit jamais aussi fort que pendant une guerre. Ça, ça fait partie des choses que j'ai apprises. On a beau vous le dire, comment pourrait-on deviner que la guerre est à ce point un révélateur de l'homme ? Héros ou salaud, brave ou lâche, personne ne sait à l'avance de quoi il est fait. Et moi pas plus que les autres.

En rédigeant ce texte, j'ai fini par comprendre que ce récit était autre chose. C'est aussi l'histoire de promesses impossibles et trahies. Celles, muettes ou maladroites, que

j'ai pu faire parfois malgré moi à ceux que j'ai croisés, avec ces mots qu'on m'a confiés dans l'espoir qu'ils seraient partagés, entendus, et qui ne l'ont pas suffisamment été. Ces promesses tacites faites à ceux qui savaient, eux, que leur témoignage ne serait qu'une goutte immédiatement dissoute dans un océan et que le partage de leur désespoir resterait stérile alors que je leur promettais le contraire.

Ces promesses, c'est aussi le serment que j'ai si souvent fait de revenir, de garder le lien, de ne pas passer à autre chose, de ne pas oublier et d'avoir au bout du compte failli ou donné le sentiment d'être passée à autre chose.

Et puis il y a cette promesse que tous les journalistes se font un jour ou l'autre à eux-mêmes, celle de se rappeler qu'on sait qu'on ne pourra rien changer, se souvenir, toujours, que nous ne sommes pas des sauveurs mais rien d'autre que des machines à produire des mots, des mots alignés à longueur de reportages qui ne sont que des leurres quand le réel nous revient en pleine gueule et nous renvoie à notre impuissance.

Ce livre est la somme des promesses que j'aurais aimé tenir pour Kalyna, l'homme de Koudoukou et tant d'autres, et les promesses impardonnables que j'ai faites à Sacha et à Bohdan parce que, dans l'intensité du moment, j'ai oublié les limites invisibles de mon rôle.

Alors j'ai repensé à Joseph Kessel et à ses mots désespérés, ceux qui se cognent dans chaque reporter qui rentre, terrassé par son impuissance : « J'aurais voulu tellement dire et j'ai dit si peu. »





# Stéphanie Janicot

## La fabrique des histoires

On ne vit jamais une seule vie : voici toutes celles qui ont façonné l'écrivaine qu'est Stéphanie Janicot. Une plongée fascinante dans la fabrique de la fiction.



© Samuel Kirszenbaum.

PARUTION **26 AOÛT 2026**  
ENV. 250 PAGES

**C**omment naissent les histoires? Qu'est-ce qui pousse une enfant solitaire à se réfugier dans les livres puis à consacrer sa vie à la fiction?

Stéphanie Janicot remonte le fil de sa mémoire et dévoile, pour la première fois, l'envers de son œuvre. De l'enfance bretonne marquée par les secrets au tumulte de l'adolescence, des rencontres fondatrices aux amours contrariées, des deuils aux renaissances inattendues, elle explore les forces invisibles qui ont nourri son imaginaire et donné vie à ses romans. Ici, chaque livre devient une étape, chaque personnage un double, chaque fiction un miroir du réel.

Au fil de ce récit intime d'une rare intensité, Stéphanie Janicot interroge la genèse des thèmes qui hantent son écriture : la famille, les identités multiples, la solitude, le féminin, et surtout le temps, cet adversaire fidèle qui nous accompagne à chaque page de notre existence.

Un livre puissant, sensible, porté par une voix qui n'a jamais cessé de chercher la vérité par la fiction.

Révélee il y a trente ans par *Les Matriochkas*, premier roman couronné de succès, Stéphanie Janicot a publié depuis plus d'une vingtaine de livres. Elle est notamment l'auteur de *Soledad*, *La Mémoire du monde* (prix Renaudot poche 2016) et plus récemment des *Maîtres du temps*, parus aux éditions Albin Michel. Journaliste à Bayard Presse, elle dirige aujourd'hui le service culture de *Notre temps*. Elle est également membre du jury du prix Renaudot depuis 2021.



Si je cherche à identifier ce qui a précipité ma vie dans un univers de fiction, c'est le vide qui me vient à l'esprit.

En creusant, je pourrais citer les nombreux livres qui ont peuplé mon enfance et m'ont amenée à produire mes propres fictions. C'était un facteur nécessaire, certes, mais insuffisant. Pourquoi un enfant « normal », entouré d'une famille « normale », pourvu d'une fratrie, de cousins, d'amis et de voisins, irait-il s'enivrer de lecture, et plus tard d'écriture ? Il faut une motivation plus impérieuse, qui relève d'un quotidien un peu dysfonctionnel.

Je pourrais aussi citer le goût des mots, ce ne serait pas faux, mais cette disposition aurait pu me conduire à une tout autre activité : la poésie, l'agrégation de lettres. Les adolescents bons en français deviennent plus naturellement professeurs (éditeurs, attachés de presse, journalistes) que romanciers. Et j'ai connu nombre de romanciers qui n'avaient brillé ni en dissertation ni en commentaires de texte. Moi-même, emportée par mon imaginaire, il m'arrivait d'être hors sujet en rédaction, et ma note de commentaire de texte (un extrait de *La Mort viennoise* de Christiane Singer) au bac de français, en 1983, n'a pas été terrible.

Ainsi, comme les présocratiques cherchant l'élément premier, il me faut revenir à la source, remonter le plus loin possible dans ma mémoire, aux racines mêmes de mon addiction pour la lecture de romans et, ce faisant, je trouve ce vide, que je pourrais aussi nommer *manque*. Quand ma vie réelle se remplit, ma vie imaginaire se vide et réciproquement. C'est le principe des vases communicants.

J'ai connu une enfance choyée. J'ai été désirée (même si j'ai sans doute fait l'objet d'un marchandage entre mon père déjà pourvu de quatre enfants et ma mère qui en voulait plusieurs et n'en avait pas encore), et aimée par mes deux parents (même si mon père manifestait son adoration davantage que ma mère qui tentait de m'inculquer ses principes éducatifs avec trop de rigidité).

Pourtant, j'ai « manqué » de quelque chose. De compagnie, c'est certain, car j'étais très seule, dans cette campagne à perte de vue. Mais il manquait une « autre chose » sur laquelle j'ai longtemps peiné à poser un mot. Il me semble aujourd'hui qu'il s'agissait de vérité. J'ai été une enfant à qui on ne cessait de mentir (chacun dira ensuite que c'était pour mon bien, pour me raconter de jolies histoires, pour mettre du bonheur autour de moi). Or, les enfants savent inconsciemment ce qu'on leur cache, même s'ils sont incapables de le nommer. Ainsi, lorsqu'on leur ment, ils se construisent autour du vide ouvert par l'absence de vérité. On me racontait que j'étais bretonne, que j'étais fille unique, que j'étais catholique, que j'avais la chance de vivre une enfance de rêve à la campagne. Je n'étais ni bretonne, ni fille unique, ni catholique, et je n'aimais pas la campagne.





© Sarah Steck.

# Astrid Roucher

## La Plume et le Prince

Il était une fois une Plume au service d'un Prince... À la manière d'un conte philosophique, Astrid Roucher analyse le pouvoir et la vulnérabilité du langage : une critique des vanités modernes par le biais des atteintes à la langue.



PARUTION **26 AOÛT 2026**

224 PAGES

INCLUS : 50 AQUARELLES

IN-TEXT DE L'AUTEUR.

Normalienne, étudiante à Sciences Po et en histoire de l'art, Astrid Roucher a été jusqu'à décembre 2025 conseillère discours d'Emmanuel Macron à l'Élysée pendant cinq ans, expérience qui lui a inspiré ce livre. Elle dirige aujourd'hui les collections d'un grand musée parisien.

Un Prince régnant sur un monde imaginaire – mais curieusement familier – choisit un beau jour une très jeune Plume pour écrire ses discours. Plongée dans les coulisses de l'État, de la cour et de son étiquette, la Plume porte un regard étonné, mais jamais dupe, sur son quotidien. Elle livre ses réflexions sur l'écriture, le pouvoir, la science du discours et la portée de la parole politique dans un environnement qui en est saturé. C'est son expérience que nous livre ici Astrid Roucher, qui a rejoint l'Élysée à vingt-quatre ans pour y devenir plume du président de la République. Savoureuse et passionnante, une immersion dans les coulisses d'un monde où on use et abuse du langage. Un récit sur les rouages du pouvoir et la puissance des mots.



L'Archipel étant plein de ravins, de blessures et de fractures, chaque mot du Prince risquait de tomber sur une plaie à vif. Un discours est la portion émergée d'un iceberg de non-dit, et son élaboration se fait par élimination.

L'art de l'évitement était devenu un sport oratoire national. Écrire pour un prince, c'est donc savoir quoi ne pas écrire. Mais c'est surtout ne pas savoir quoi écrire. La plume trempée dans l'encrier hésite, rature, reprend, jusqu'à trouver le papier.

Le passage d'une étoffe de pensées à une matière de mots n'est pas une transcription, mais une traduction, presque une re-création.

Car le mot adéquat existe rarement pour l'idée juste. On croit parfois qu'on pense en mots. On se trompe.

On pense avec leur version céleste, avec des ombres de mots, fluides, légères, pures, d'une tout autre souplesse que les petits frères rigides et tort qui les clouent sur le papier, et qui, non content d'être difficiles à manier, sont bien insuffisants en nombre.

Pour classifier l'infini mouvant des données qui nous entourent, chaque langue plaque sur le monde une sorte de grille de dénomination, avec un mot par case.

Mais ces cases, hélas, ne sont pas jointives.

Certaines se recoupent en partie, et entre deux cases de grille subsistent toujours des interstices, des morceaux de réel qu'aucun mot ne recouvre.

60 000 mots dans une langue française, c'est au fond très peu. Les traducteurs le savent bien, qui font l'expérience régulière des manques de notre langue.

Il nous faudrait un mot pour l'incroyable *mamihlapinatapai*, venu de la Terre de Feu : le regard qu'échangent deux personnes dont chacune espère que l'autre va prendre

l'initiative d'une chose que tous deux désirent mais qu'aucun ne veut commencer.

Ou pour le *voorpret* néerlandais : le plaisir de l'attente du plaisir, qui a le parfum de la cannelle aux veilles de Noël et la légèreté des valises d'août qu'on prépare dès juillet, le goût du rouge à lèvres qu'on mordille avant un rendez-vous et le bruit de chamade au cœur des escaliers montés trop vite, à moins que, peut-être, ce ne soit pas la faute de l'escalier.

Pas de mot pour l'aiguillon qui griffe un cœur à l'évocation d'amours passées, qu'on croyait pansées – *razbliuto*, disent les Russes.

Pour tout cela, comme pour tant d'autres idées, la langue française n'a pas les mots.

Nous traversons la vie sans trouver les mots pour les choses. Et même, peut-être, sans nous rendre compte que ces mots nous manquent, jusqu'à être confrontés, un beau jour, à une situation suffisamment délicate, à des tropismes suffisamment ténus pour qu'ils tombent précisément dans les interstices.

Alors écrire devient un travail de couturier-repriseur. Écrire, c'est rapiécer le tissu usé des mots, entre les trous (ces mots qui nous manquent), les endroits lustrés (ces mots qu'on n'entend plus à force de les avoir trop entendus), et les endroits tachés (ces mots qui ont été si mal employés qu'on ne peut plus les utiliser sans sembler prêter allégeance à ceux qui les ont déformés.).

On rajuste les mots imparfaits avec des adjectifs et des adverbes, comme on ferait tenir avec des épingles.

Dans le combat des mots et des choses, infinies querelles de couples mal assortis, la plume avait fini par développer sa stratégie.





© Eloise King-Clements.

PARUTION **19 AOÛT 2026**

288 PAGES

Née en 1963 dans le Massachusetts, Lily King est l'auteur de six romans et d'un recueil de nouvelles.

Son œuvre a été traduite dans une trentaine de langues et a remporté de nombreux prix et récompenses, notamment le prix Kirkus, le New England Book Award for Fiction, le Maine Book Award for Fiction et le Whiting Award.

À cœur, l'amant, son troisième roman traduit en français, immense succès aux États-Unis et en Angleterre, est finaliste du Pen/Faulkner Award et du Women's Prize for Fiction.

# Lily King

## À cœur, l'amant

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR MARINA BORASO

« *De la nostalgie distillée à l'encre noire. Seule Lily King pouvait raconter une histoire aussi imprégnée de tristesse et aussi pleine d'espoir.* »

THE WASHINGTON POST



**L**a narratrice, étudiante à la faculté des lettres, éprouve une soif de connaissance et de sensations que seule la littérature, pense-t-elle, peut assouvir. Avec Sam et Yash, deux amis inséparables rencontrés sur le campus, elle découvre un univers où ferveur intellectuelle, joutes verbales et parties de cartes endiablées coexistent joyeusement. Très vite, leurs vies s'entremêlent, faites d'amitié, mais aussi d'imprévisibles attirances, jusqu'au premier amour. Des décennies plus tard, romancière reconnue et mère de famille, elle est confrontée à un événement inattendu qui remet brutalement en cause les choix qu'elle a faits par le passé et qui ont façonné son présent.

L'amitié, l'idéal, la littérature, la puissance du premier amour... Avec une force troublante, le roman de Lily King réveille en nous des émotions familières — et l'on en ressort emplis de gratitude, comme si cette histoire était aussi un peu la nôtre.



*Tu savais qu'un jour, j'écrirais un livre sur toi. Tu m'as dit une fois que j'avais déjà exploité tout mon palmarès, à part toi.*

*Je ne saurai jamais comment toi, tu aurais raconté l'histoire. Pour moi, c'est ainsi qu'elle commence. Comme ceci.*

Entre les mains levées du professeur, deux feuillets orange fluo. Il les tient face au public et les agite comme des drapeaux sur le circuit automobile de Daytona.

« L'emballage a beau être grossier, déclare-t-il, je me sens dans l'obligation de lire cette copie à voix haute. »

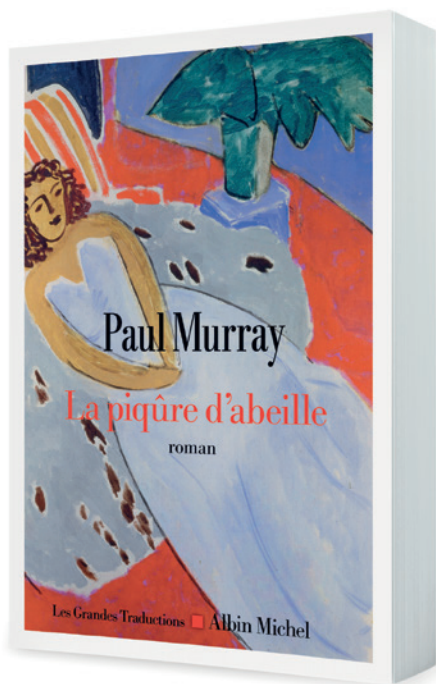
L'exercice consistait à revisiter sous un angle moderne l'essai philosophique de Francis Bacon, *Historia vitae et mortis*. Je m'y étais attelée à la dernière minute, et je n'avais pu dénicher à la maison qu'une espèce de papier cartonné qui nous restait après notre fête d'Halloween. Un papier tellement épais que j'avais eu toutes les peines du monde à l'insérer dans ma machine à écrire.

Le prof ne se contente pas de lire le texte, il l'interprète comme un acteur. Il en fait ressortir tout l'humour et toute la vivacité, bien au-delà de ce que j'avais cru pouvoir y mettre.

Il y a deux types brillants dans la classe, toujours ensemble au premier rang. De ma place, je ne les vois que de dos, cheveux châtain cuivré pour l'un, épaisse queue-de-cheval brune pour l'autre. Étant donné que le prof sollicite régulièrement leur avis, je présume qu'il s'agit d'élèves de master qu'il a engagés comme assistants. Quand je récupère mon devoir, ils se retournent d'un même mouvement pour savoir qui l'a écrit.

Après cet épisode, le garçon aux cheveux cuivrés entame sa migration vers le fond de la salle. Trois séances plus tard, il est assis à côté de moi.





# Paul Murray

## La piqûre d'abeille

TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE)  
PAR PIERRE DEMARTY

**Une formidable tragicomédie,  
ou comment transformer  
les maux contemporains  
en pure réjouissance.**



© Chris Maddaloni

PARUTION **19 AOÛT 2026**  
688 PAGES

**C**a ne tourne vraiment plus rond dans la famille Barnes. Dickie, dont le garage automobile est sur le point de périliter, passe ses journées dans les bois à construire un bunker avec un survivaliste. Imelda, sa femme, ancienne reine de beauté, a mis ses bijoux en vente sur eBay. Cass, leur fille, brillante élève, semble déterminée à saccager son avenir dans une beuverie effrénée. Enfin, PJ, le cadet, passionné de sciences naturelles comme de jeux vidéo, s'apprête à fuguer pour retrouver un mystérieux inconnu...

À quel moment le cours des choses a-t-il déraillé ? Faut-il remonter jusqu'à cette piqûre d'abeille qui a fait tourner le mariage d'Imelda au cauchemar ? Ou jusqu'à ce tragique accident de voiture survenu un an avant la naissance de Cass ?

En donnant voix à chacun des membres de la famille Barnes avec une folle tendresse, Paul Murray rassemble peu à peu le puzzle d'un passé qui palpète encore, et interroge ce qui fait tenir – ou exploser – un foyer. Tragique et hilarant, un portrait aussi profond qu'exubérant de l'Irlande et de notre monde, en lutte contre le déclin socio-économique et le dérèglement climatique.

Né en 1975, Paul Murray est l'auteur de quatre romans dont deux traduits en français : *Skippy dans les étoiles* (Belfond, 2013) et *La Marque et le Vide* (Belfond, 2016). Le dernier en date, *La Piqûre d'abeille*, a remporté le Nero Book Award et le prix Strega européen et a figuré parmi « les livres de l'année » du TIME, du *New Yorker* et du *Washington Post*. Traduit dans une vingtaine de langues, ce livre a connu un succès extraordinaire dans le monde entier et sera bientôt adapté en série. L'auteur vit à Dublin, sa ville natale.



Dickie Barnes n'était pas un vendeur-né. Souvent, quand Cass passait le voir au garage, elle le trouvait assis dans son bureau, en train de bouquiner. Et si par extraordinaire il était dans la salle d'exposition, c'était presque pire. Un client arrivait, désireux d'acheter une voiture neuve, et il l'orientait vers les modèles d'occasion ; s'il en cherchait une d'occasion, il le poussait à choisir la plus petite et la moins chère. Plus d'une fois, elle l'avait entendu finir par convaincre les gens de renoncer purement et simplement à leur projet d'achat automobile.

Quand on le lui faisait remarquer, Dickie répondait généralement en citant son père, le grand-père de Cass, selon qui la clé dans ce métier n'était pas de vendre des véhicules mais de bâtir des relations. Dès lors que vous avez la confiance d'un client, expliquait-il, il vous restera fidèle à vie. Et pour illustrer son propos, il pointait alors du doigt les voitures qui passaient dans la rue : une sur trois affichait un autocollant Maurice Barnes Motors sur sa vitre arrière.

Mais les clients ne venaient plus.

Ce n'était pas la faute de papa. Il y avait eu un *krach*. Tel était le terme qu'ils employaient aux infos – un mot qui évoquait à Cass un événement soudain et explosif, une voiture percutant un mur. Mais ce krach, en l'occurrence, était très lent – il durait même depuis plusieurs années – et il ne s'était produit aucune explosion. Il ne s'était d'ailleurs rien produit du tout, en apparence, et pourtant il n'y avait plus d'argent nulle part. Même les banques étaient à sec. L'année dernière, l'usine de puces électroniques avait licencié une centaine d'employés ; sur la devanture de la moitié des commerces de Main Street, une affichette format A4 remerciait la clientèle pour toutes ces années d'indéfectible loyauté. Tout le monde était dans le même bateau. [...]

La mère de Cass ne vivait pas bien ce revers de fortune. C'était depuis toujours une consommatrice assidue. Elle connaissait tous les livreurs de la ville par leur prénom ; son dressing était un paradis secret de pulls et d'écharpes qu'elle n'avait jamais portés, de bottes qui jouaient des coudes sur les étagères à chaussures comme autant de danseuses trépignant d'impatience avant de bondir sur scène. À présent, vu les circonstances, elle ne pouvait même plus se permettre de faire les soldes. Pour Imelda, c'était l'équivalent d'une condamnation à mort. Hormis pour se rendre aux réunions du comité Ville Propre, organisées dans la réserve de la boutique Olivia Smythe sur Main Street, elle ne sortait pratiquement plus de chez elle.

Cloîtrée à la maison, sans personne pour l'admirer, elle se laissait aller au cafard le plus noir. Elle passait des heures allongée sur le canapé, un magazine posé en équilibre sur ses jambes croisées, feuilletant les pages d'un geste si sec que Cass les entendait se froisser depuis sa chambre à l'étage. Puis, avec un long soupir de frustration, elle finissait par le balancer et se mettait à errer d'une pièce à l'autre en claquant des doigts – « active », mais désœuvrée, telle une ado privée de sortie ou la pensionnaire survoltée d'un hospice pour vieux – avant de se lancer dans un projet voué à la faire enrager, comme préparer un soufflé ou tricoter des chaussettes.

Imelda n'écoutait pas les infos. Elle n'avait aucune envie d'entendre parler à tort et à travers de mondialisation par-ci et d'économie par-là. Si les affaires périclitaient, elle savait très bien à qui en incombait la faute.



« Paul Murray excelle dans la description des relations entre père et fils, de la rivalité fraternelle, du deuil, de l'autosabotage et du déni de soi, ainsi que du terrible penchant qu'ont les êtres humains pour la pensée magique. »

COLM TÓIBÍN



© Michael Lionstar.

PARUTION 19 AOÛT 2026  
ENV. 496 PAGES

# Karen Russell

## Quand vient la tempête

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR KARINE LALÉCHÈRE

Dans nos vies comme dans nos sociétés, que choisissons-nous de retenir et que nous permettons-nous d'oublier ? Il fallait une magicienne comme Karen Russell pour écrire un roman aussi surprenant que visionnaire.



Finaliste du prix Pulitzer avec son premier roman *Swamplandia* (Albin Michel, 2012), Karen Russell s'est fait remarquer très tôt par son incroyable imagination et son univers si particulier. Distinguée par le *New Yorker* comme l'une des meilleures écrivaines de sa génération, elle a reçu un grand nombre de prix et distinctions, notamment pour ses recueils de nouvelles comme *Le Lévrier de Madame Bovary* (Albin Michel, 2022). Elle enseigne à l'université de Stanford, Californie.

**N**braska, années 1930, une tempête de poussière ravage la petite ville d'Uz, appauvrissant une population déjà meurtrie par la Grande Dépression. C'est là que vit une femme surnommée « l'Antidote » : pour quelques dollars, elle offre aux habitants la possibilité de lui confier des souvenirs douloureux comme on déposerait des bijoux dans un coffre-fort, histoire d'avoir la conscience tranquille. Autour d'elle, gravitent Harp Oletsky, le seul fermier de la région dont les cultures restent vertes ; Asphodel, sa nièce orpheline, jeune prodige du basket-ball qui fuit désespérément le deuil de sa mère ; et Cleo, une photographe noire dont l'appareil capable de voyager dans le temps menace de révéler à la fois le passé de la ville et son avenir... Le roman de Karen Russell met au jour l'amnésie collective, les omissions volontaires transmises de génération en génération et la réécriture de l'histoire nationale, laissant entrevoir, par-delà les sombres nuages, la possibilité d'un autre monde.



On peut tout perdre en un instant. Une fortune, une famille, le soleil. C'est une leçon que j'ai apprise par deux fois au cours de ma vie. La première, j'avais quinze ans et je m'étais enfuie du Foyer pour mères célibataires. La seconde, j'étais une sorcière des prairies, menottée à un grabat dans une prison en parpaings. « Ta deuxième maison », se plaisait à dire le shérif. Dans son Ouest à lui, je n'ai pas d'existence officielle ; pourtant, c'est un délit de me rendre visite.

Le jour du Black Sunday, alors que personne ne savait encore que ce serait notre « dimanche noir », j'ai été réveillée par un tel fracas que j'ai cru qu'un train de marchandises me traversait le corps. Un rugissement assourdissant qui faisait vibrer les murs de béton. Je tremblais comme une coquille vide. Mes doigts s'agrippaient au matelas. Au commencement, dans l'obscurité, mon être tout entier n'était que peur de s'envoler. Que m'était-il arrivé pendant mon sommeil ? J'avais l'impression qu'un couteau m'avait curé la moelle des os. Qu'une substance vitale s'était liquéfiée et écoulée, laissant place à cette sensation d'apesanteur inconnue. Légèreté et aberration, une blancheur envahissante qui remontait le long de ma colonne et suintait de ma bouche. *Faillite*, c'est le mot qui m'est venu à l'esprit. Dans un premier temps, je n'ai pas reconnu ma propre voix qui appelait au secours. Puis je m'y suis accrochée, en proie à la panique : je ne pouvais pas perdre davantage de lest. Des picotements réveillaient mes membres engourdis, mille piqûres d'aiguille qui les recouvaient à mon cerveau. Des retrouvailles tout sauf joyeuses.

Dix champignons blancs ont surgi à l'autre bout de la couverture vert crasseux : mes orteils me faisaient signe depuis les confins les plus reculés de mon champ de vision. Dans le couloir, une lampe à pétrole diffusait un faible halo émeraude, au-delà duquel la cellule était plongée dans l'obscurité. Rien ne m'appartenait, pas même la douleur. Elle allait et venait comme le vent. Puis elle a transpercé ma peau et englouti le monde.

Mais peut-être le blizzard noir sévissait-il depuis un certain temps déjà, quand je me suis réveillée. Il faisait une chaleur suffocante et des lassos de poussière cinglaient la prison. L'idée que je risquais d'être enterrée ici avant d'avoir pu me rappeler qui j'étais m'a traversé l'esprit. Les minutes et les heures n'avaient plus aucun sens pour moi ; je me suis recroquevillée sur le lit, me préparant à être démembrée par un cyclone. Enfin, les vents ont commencé à mollir. La lumière s'est frayé un chemin à travers le ciel tumultueux : j'ai vu une ligne pâle s'éclaircir et s'élargir par la petite fenêtre de ma cellule. Un disque verdâtre flottait au-dessus de la paroi nuageuse et il m'a fallu une éternité pour reconnaître le soleil. Il n'était pas minuit, en fait, mais midi largement passé.

Je commençais à me souvenir du paysage au-dehors, de la prairie infinie. Puis le nom de la ville où je travaillais m'est revenu : Uz, dans le Nebraska, au sud-est des Sandhills et à l'ouest de la Platte River. C'était la quatrième année d'une sécheresse inédite pour les nouveaux habitants des Grandes Plaines.





# CONTACTS

## RELATIONS PRESSE

### *Direction*

**Florence GODFERNAUX**

01 42 79 10 06

florence.godfernaux@albin-michel.fr

### *National*

**Aurélie DELFLY**

01 42 79 18 98

aurelie.delfly@albin-michel.fr

**Sandrine PERRIER-REPLEIN**

01 42 79 19 04

sandrine.perrier-replein@albin-michel.fr

**Frédérique PONS**

01 42 79 10 93

frederique.pons@albin-michel.fr

### *Régions, Belgique, Suisse*

**Yasmine OUANNANE**

01 42 79 18 86

yasmine.ouannane@albin-michel.fr

## SERVICE COMMERCIAL

### *Direction*

**Nathalie COLLARD**

01 42 79 10 88

nathalie.collard@albin-michel.fr

### *Relation libraires*

**Rémy VERNE**

01 42 79 18 93

remy.verne@albin-michel.fr

**Sandrine DELESTRE**

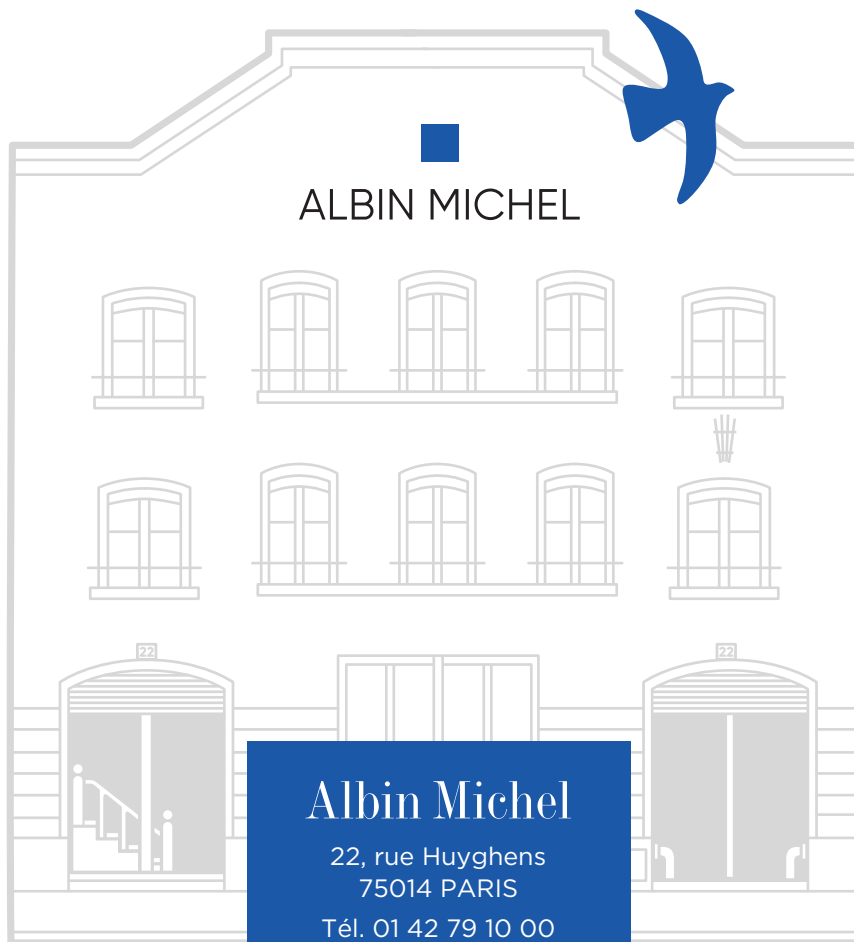
01 42 79 19 07

sandrine.delestre@albin-michel.fr

**Armand JAMME**

01 42 79 19 08

armand.jamme@albin-michel.fr



■  
ALBIN MICHEL

**Albin Michel**  
22, rue Huyghens  
75014 PARIS  
Tél. 01 42 79 10 00  
Fax 01 43 27 21 58  
[www.albin-michel.fr](http://www.albin-michel.fr)

